



HAL
open science

Aux racines du djihadisme africain

Marc Lavergne

► **To cite this version:**

Marc Lavergne. Aux racines du djihadisme africain. *New African/Le magazine de l'Afrique*, 2016, 48, pp.6-10. <hal-01273787>

HAL Id: hal-01273787

<https://hal.science/hal-01273787v1>

Submitted on 13 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-ND 4.0 - Attribution - No Derivative Works - International License

Aux racines du djihadisme africain

Marc Lavergne

Les nomades sahariens au XX^e siècle, des perdants de l'Histoire ?

Au moment d'écrire ces lignes, me revient en mémoire un lointain souvenir : c'était l'hiver 1969... j'étais à Djanet, lointaine oasis aux confins de la Libye et du Niger, dans le bordj où les jeunes militaires de l'ALN avaient remplacé l'armée française. Ils étaient tous du nord, et découvraient comme moi le Sahara. A nos pieds s'étendait la palmeraie et plus loin dans l'oued, se déroulait une fantasia en l'honneur du nouvel *aménokal* des Kel Ajjer, qui venait de succéder à son père. Une foule bigarrée festoyait joyeusement entre les tentes des groupes venus de toute la région. Mais je compris bien vite que ces festivités n'étaient qu'un sursaut dans le déclin de cette société targuie naguère si glorieuse. Quelques jours plus tard, mon vieux guide Djebrine me racontait comment il avait pris part, jeune homme, à l'assassinat du Père de Foucault, dans cette fameuse expédition sénoussie jusqu'à l'Assekrem en 1916. Dans le vocabulaire d'aujourd'hui, un "acte terroriste contre un civil innocent", mais en même temps une action de résistance d'un groupe politico-religieux contre l'occupation étrangère, et plus précisément contre un agent de renseignement occupant une position stratégique, dans le contexte de la Première guerre mondiale, avec sans doute intervention d'agents turcs alliés de l'Allemagne...

Puis il y avait eu l'arrivée des Français, qui avaient émancipé les anciens esclaves, ces *harratin* de l'oasis envoyés à l'école tandis que les fils des maîtres continuaient de nomadiser au loin. Ils étaient devenus les rouages du pouvoir colonial, dont ils maîtrisaient la langue et les coutumes, portant le pantalon et la chemise blanche, et servaient maintenant l'Algérie indépendante.

Un dernier rezzou de Toubous venus du Niger avait encore dévasté l'oasis de Djanet quelques années plus tôt, en quête de dromadaires et de pillage... Mais les caravanes d'âniers qui prenaient la piste de Ghât, dans la Libye voisine, montraient l'apparition de nouveaux courants d'échanges, avec de nouveaux acteurs. De nouvelles frontières quadrillaient l'espace de vie nomade et la découverte du pétrole attirait les jeunes vers In Amenas, l'ancien Fort Flatters. La clochardisation des fiers chameliers touareg semblait inéluctable et avec elle l'écroulement d'un monde avec ses valeurs et ses hiérarchies.

Du Sahara au Sahel, des sociétés en perdition ?

Loin de toute nostalgie déplacée, on peut se demander s'il n'y a pas, dans cette déréliction des sociétés sahariennes, les éléments fondateurs de la déstabilisation actuelle de ce vaste ensemble. Le Sahara, espace séculaire, voire millénaire, de contact et d'échanges entre ses rives nord et sud, s'est trouvé marginalisé par des pouvoirs exogènes qui en détenaient chacun une partie et se concentraient dans des capitales lointaines. Mais il est en même temps devenu objet de convoitises, riche en pétrole, en uranium, mais aussi voie de trafics qui constituent autant de stratégies de survie pour les sociétés concernées. Le colonel Kadhafi, originaire d'une tribu du rivage des Syrtes, en était conscient et a tenté de s'y tailler un empire, après l'échec de ses tentatives d'union du monde arabe. Mais sa chute a provoqué un repli vers le Sahara des hommes et des armes qu'il avait mobilisés pour d'autres tâches, tout en privant les États africains des subsides vitaux qu'il leur accordait.

L'échec des États post-coloniaux, dans le cadre d'une relation stérilisante avec l'ex-puissance coloniale, à assurer un développement équilibré de leurs sociétés et de leurs territoires a en effet créé les conditions d'une déstabilisation interne. Les pseudo politiques d'aide, de coopération et de développement n'ont en effet pas empêché la déstructuration des sociétés rurales, le chômage massif

de la jeunesse urbanisée et l'exode de survie en direction de la France.

Que l'on me permette de relater ici une autre anecdote personnelle : c'était en 1995, lors d'une de mes visites à Sadiq el Mahdi, ex-Premier ministre du Soudan, en résidence surveillée dans sa demeure d'Omdourman depuis le coup d'État islamiste qui l'avait déposé en juin 1989. C'était l'époque trouble où les généraux algériens se trouvaient aux prises avec une sanglante rébellion islamiste, après leur coup d'État de janvier 1992. La France se trouvait impliquée dans ce conflit, et subissait détournement d'avion, puis attentat dans le métro parisien, sans doute des provocations destinées à l'inciter à soutenir le régime en place.

Au détour de la conversation, Sadiq el Mahdi me déclara : "Vous avez du mal avec l'Algérie, mais demain, vous verrez pire lorsque "vos" Africains se révolteront..." Formule sibylline que j'attribuai à sa rancœur d'avoir été évincé du pouvoir par son beau-frère Hassan el Tourabi, chantre d'un islam conquérant à l'échelle mondiale.

Mais je me demande aujourd'hui s'il n'avait pas vu juste : il connaissait la fragilité du système en place autour de la relation entre la France et ses ex-colonies, et suivait avec préoccupation les manœuvres du pouvoir militaro-islamiste de Khartoum : l'Institut Islamique Arabo-Africain de Khartoum attirait déjà des cohortes de jeunes boursiers francophones destinés à devenir, de retour au pays, des imams de village "radicalisés", faute d'avoir eu accès à l'école des Blancs, et aux bourses en France réservées à quelques privilégiés.

L'offensive jihadiste de janvier 2013 en direction de Bamako apparaît donc comme la conjonction de déséquilibres internes où la responsabilité de la puissance coloniale est manifeste et de stratégies externes à l'articulation entre monde arabe et Sahel. Si elle a pu être stoppée in extremis par le déploiement d'une force d'intervention, suivie de la mise en place de dispositifs militaires comme l'opération Barkhane, l'embrasement du Sahel ne semble pas en passe de s'éteindre. Les moyens mis en place, de manière précipitée, n'ont en effet d'autre ambition que de protéger les fragiles États en place.

On aurait pu s'attendre que l'ancienne puissance coloniale s'interrogeât sur les causes profondes de cette irruption de groupes certes marginaux, mais déterminés. Mais où sont donc passés les historiens, les géographes, les sociologues et anthropologues de l'Afrique subsaharienne, les spécialistes de l'islam noir, en Afrique même ou en France ? Ces spécialités ont été éliminées des formations universitaires, victimes de politiques de rigueur et de la foi nouvelle dans une mondialisation qui gommerait les références locales et nationales. Aujourd'hui, diplomates, militaires, agences de développement et ONG sont des acteurs sans mémoire, et pour tout dire sans intérêt pour les peuples d'Afrique pris dans leur dimension culturelle et historique.

Or comment comprendre les crises africaines, si l'on ignore les racines de ces soulèvements ?

Le Sahel, une histoire de contacts avec la Méditerranée et l'Orient

Il faudrait tout d'abord rappeler que l'avènement au VII^e siècle des empires arabes, omeyyade puis abbasside en Orient, almoravide et almohade de la Mauritanie au Maghreb berbère puis de là en Espagne, a bouleversé les espaces de la steppe et de la savane. Le développement d'une riche civilisation urbaine et commerçante sur les territoires de l'islam a considérablement développé les échanges nord-sud, à travers la Méditerranée et l'Océan indien : de là sont nées les "échelles" du sud du Sahara, sous le double signe du commerce et de la religion, de Smara et Chinguetti en Mauritanie jusqu'aux Somalies et aux Comores, en passant par Tombouctou et les cités du Darfour, de la Nubie et les ports de la mer Rouge. A ces époques reculées sont nés de grands courants d'échanges, à l'origine des premiers empires africains du Sahel. Mais la compétition pour l'accès aux richesses et le contrôle des routes et des ports caravaniers ou maritimes a provoqué une instabilité chronique de ces Etats, tandis que l'irruption de l'islam en modifiait en profondeur le fonctionnement et le tropisme : passage de sociétés matrilineaires à patrilineaires, qui a entraîné la disparition des royaumes chrétiens de Nubie, la naissance des sultanats du Darfour et du dar Funj de part et d'autre du Nil. L'effondrement du royaume de Ségou sous les coups de boutoir de l'islam a été décrit par Maryse Condé dans son roman du même nom, et le Sahel devint un vaste couloir en

direction des Lieux saints du Hedjaz. A partir des rivages atlantiques et du Maghreb, de Fès et de Tlemcen, essaimèrent les confréries soufies comme la Tidjaniya et tant d'autres, jusqu'aux mouvements plus récents et plus "engagés" comme le mouridisme sénégalais ou la Sénoussiya libyenne, formant un tissu d'allégeances multiples et superposées dépassant les clivages mouvants des sultanats locaux.

Mais dès le XV^{ème} siècle, après le contournement du continent africain par les caravelles d'Henri le navigateur et la découverte de l'Amérique, le Sahel a été aux prises avec des prédateurs autrement plus redoutables : le commerce triangulaire a ravagé pendant plus de deux siècles la côte atlantique du Sénégal à l'Angola, s'achevant au XIX^{ème} siècle par une conquête coloniale de l'intérieur du continent, qui mit aux prises les intérêts des Etats sahéliens d'inspiration islamique, tournés vers les Lieux saints ou l'empire ottoman, et ceux des grandes compagnies concessionnaires et des missions chrétiennes "civilisatrices" venues d'Occident.

Jihadistes d'hier, jihadistes d'aujourd'hui

De grands capitaines ont ainsi inauguré au tournant du XIX^{ème} siècle le cycle des jihads contre les envahisseurs : Ousmane dan Fodio, savant religieux devenu chef de guerre, qui fonda le sultanat peul de Sokoto, en fut l'initiateur, suivi par Sekou Amadou, marabout peul qui fonda l'empire du Macina sur le cours moyen du Niger, de Tombouctou au pays Mossi, et El Hadj Oumar Tall, dirigeant de la confrérie tidjaniya, qui, lançant le jihad depuis son bastion peul du Fouta Toro, à la tête d'une puissante armée, sera au milieu du XIX^{ème} siècle le tombeur des royaumes de Ségou et du Macina, en furent les principaux, des rives du fleuve Sénégal à celles du lac Tchad. Samory Touré appartient à la génération suivante, et, à la différence de ses prédécesseurs, n'adhéra à la foi musulmane que tardivement et par intérêt politique. Fondateur de l'empire Wassoulou sur le haut Niger, il tenta d'en faire un Etat moderne, mais dut affronter la progression coloniale française et finit par s'incliner. Même s'il ne fit pas appel à l'islam le plus rigoriste pour fonder des Etats capables de lutter contre la pénétration européenne, il s'inscrit dans une lignée historique dont l'exemple resurgit aujourd'hui pour inspirer les combattants des mouvements qui contestent dans cette partie de l'Afrique jusqu'à l'existence même des Etats nés de la colonisation.

Les tentatives actuelles de déstabilisation de la région sont souvent soutenues par des mouvements de plus grande ampleur, comme Al-Qaïda ou l'Etat islamique. Ces "franchises" ne sont pas sans conséquences : outre les informations, circulent également les idées, les hommes, les armes, jusqu'à permettre une concertation globale entre différents fronts, à l'échelle du continent mais aussi à celle du *dar el islam*. Il n'en reste pas moins que d'autres mouvements gardent un ancrage local, avec des références ethniques ou historiques comme celles que l'on vient d'évoquer. Et celles-ci font revivre de manière symbolique un passé dont la colonisation avait effacé le souvenir, mais qui peut révéler une capacité mobilisatrice renouvelée auprès des peuples qui furent les acteurs de ces épopées oubliées. N'oublions cependant pas que ces mouvements criminels restent minoritaires et provoquent un rejet horrifié par leurs actions ; il ne faudrait qu'une volonté d'inclusion politique, une mobilisation effective en faveur de la construction des nations et des États, une éradication des circuits criminels et mafieux, pour que cette fièvre délétère se résorbe d'une manière plus durable que par quelques fugaces succès militaires...